

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

04/02/2009

Un nouveau concept d'Archive ? Foucault avec Derrida

Christophe Scudéri

« Tendre l'oreille vers la voix argentée des Sirènes, se retourner vers le visage interdit qui déjà s'est dérobé, ce n'est pas seulement franchir la loi pour affronter la mort, ce n'est pas seulement abandonner le monde et la distraction de l'apparence, c'est sentir soudain croître en soi le désert à l'autre bout duquel (mais cette distance sans mesure est aussi mince qu'une ligne) miroite un langage sans sujet assignable, une loi sans dieu, un pronom personnel sans personnage, un visage sans expression et sans yeux, un autre qui est le même » - Michel Foucault. (1966) « *La pensée du dehors* » in *Dits et Écrits* –Tome I : 1954-1969, Paris, NRF-Gallimard, 1994. p.534.

« Et la figure du labyrinthe devient infiniment proche de ces métamorphoses qui culminaient dans le passage de la vie à la mort. Le labyrinthe se termine sur un minotaure qui est miroir, miroir de la mort et de la naissance, lieu profond et inaccessible de toutes les métamorphoses » - Michel Foucault. « *Raymond Roussel* », Paris, Gallimard, 1963. p.121.

Remarques liminaires

Contrairement aux années précédentes où mon propos avait pour objet d'étude plus ou moins directement, avec quelques détours, la psychanalyse lacanienne, l'intervention d'aujourd'hui porte sur un thème (« l'Archive ») et des auteurs (Foucault et Derrida) qui –même avec toutes les précautions d'usage liés à des auteurs « inclassables »- n'entrent ni dans mon champ d'investigation habituel, ni dans mon domaine de compétence, ni dans mon lieu d'exercice quotidien à savoir la psychanalyse. Or, ce qui justifie que je renonce momentanément à Lacan au profit de Foucault et Derrida est en lien avec un enjeu qui, à se poser au cœur de la cure analytique, n'en est pas moins présent au cœur des pensées de ces deux auteurs. Cet enjeu pourrait se résumer en trois mots : Vérité/ Performatif/ Sujet. En effet, ce qui est idéalement visé dans et par le dispositif analytique, c'est l'advenue dans l'ici et maintenant de la séance d'une parole performative c'est-à-dire d'une parole qui a un effet d'acte, dont la condition est qu'elle a rapport avec la Vérité et dont l'effet est la manifestation productive, inaugurale, créatrice du Sujet. Le mot « Inconscient », central dans l'ordre analytique en tant qu'il l'inaugure, en désignerait quelque chose comme : l'agencement singulier de ce triumvirat. Or, que ce soit Foucault ou Derrida, chacun selon les voies qui auront été les siennes, a été amené à un moment ou un autre, à se frotter et à se saisir d'une problématique semblable. Qu'en lieu et place de « l'Inconscient », ils viennent à user du terme d' « Archive », voilà peut-être ce qui les rapproche mais aussi les distingue.

Pour autant, ne nous y trompons car est-ce bien depuis le lieu qui est le nôtre soit celui de la psychanalyse, que nous allons aborder cet enjeu et cette problématique communes à la psychanalyse lacanienne et à Foucault et Derrida. Aussi, si nous nous apprêtons à interroger l'Archive selon Foucault avec Derrida, c'est bien depuis l'angle de vue spécifique à ce lieu et qui n'est ni celui de la philosophie, ni de l'histoire, que nous allons le faire. De là, le souci qui va être le nôtre, de dégager le concept d'Archive selon Foucault non à partir de ce qu'il en dit théoriquement (par exemple dans les pages 169 à 173 de l'« *Archéologie du Savoir* » qui

représentent sans nul doute ce que Foucault a dit de plus clair et de plus complet sur la question) mais à partir de l'Archive foucauldienne depuis lequel il jaillit en pratique. Notre regard va donc se centrer sur le devenir d'un devenir-concept de l'archive dont le concept serait le produit final [1].

Préambule

Comme l'a rappelé M. Macherey dans son intervention faite ici même le 14 Novembre 2007 intitulée « *Entre grammatologie et psychanalyse : la problématique freudienne de l'Archive selon Derrida* », intervention dans la suite de laquelle se loge ce propos [2], le terme d'« archive » s'emploie communément au pluriel : on dit « les archives ». Il désigne soit un ensemble de documents, soit le lieu où sont entreposés ces documents. Ce n'est que tout récemment sous l'impulsion de Foucault puis de Derrida que le substantif « archive » au singulier est apparu. Or, il se trouve qu'en même temps qu'il adoptait le singulier, le mot « Archive » accédait pour la première fois au rang de concept. Ainsi, dans l'histoire du mot est-on passé d'un mot commun utilisé au pluriel –« les archives »- au singulier d'un concept – « l'Archive ». De cette mutation nous avons conservé le lieu et la date (elle est donc elle-même archivée) à savoir 1969 avec la publication de « *L'Archéologie du savoir* » par Michel Foucault [3]. Jamais sinon dans cet ouvrage Foucault n'aura exposé aussi clairement et aussi complètement ce qu'il aura désigné du nom d'Archive. Nul ne s'y étant essayé avant lui, il en est donc le premier. Analysons donc ce texte où vient s'accomplir en pratique le devenir-concept du mot dont la transformation lexicale en un singulier serait la signature.

« L'archéologie du savoir » par Michel Foucault. 1969.

Introduction

En guise d'introduction à la lecture de cet ouvrage, je souhaite vous faire part de mon expérience personnelle, celle que j'ai faite et que je fais encore à la lecture du texte foucauldien en général - mais peut-être plus particulièrement dans ce texte. En effet, en lisant Foucault, il m'arrive régulièrement d'être saisi par une sourde inquiétude voire une angoisse – une angoisse diffuse comme toute angoisse. Certes, nombreuses en sont les causes ; comme tout symptôme il est surdéterminé. Pour autant, indépendamment de toutes prédispositions personnelles et de toutes contingences extérieures, il y a –me semble-t-il- dans le texte de Foucault quelque chose qui en soi génère cette inquiétude et cette angoisse. Mais, quoi donc ? Qu'est-ce qui en lui provoquerait cette inquiétante angoisse ?

Au degré de généralité où nous en sommes encore en ce début d'analyse, voici deux éléments de réponse dont l'un sera rejeté tandis que l'autre annoncera par anticipation notre suite en l'ouvrant :

1^{er} élément de réponse :

Il est vrai que face à une telle œuvre, nous nous trouvons dans l'incapacité *radicale* que de la penser pleinement et entièrement. Il y a quelque chose dans cette parole qui ne cesse de *résister* à l'analyse (si ce n'est à la psychanalyse). Peut-être, qu'à l'image des textes majeurs de la pensée occidentale, nous voilà ici soumis à l'effet irritant mais motivant d'une pensée complexe qui, ne pouvant pour des raisons essentielles se clore définitivement sur une interprétation unique, appelle et suscite une pluralité de lectures possibles dont la vérité et la justesse restent en dernière instance proprement indécidables. De leurs hermétismes relatifs

mais irréductibles naîtrait donc l'angoisse. Or, tel n'est pas le cas : là où une sourde inquiétude est attendue, s'observe l'inépuisable quête d'un Désir de savoir en vérité. Force nous est donc d'affirmer que se trouve spécifiquement dans le texte foucauldien quelque chose qui est source d'angoisse.

Second élément de réponse :

Ce qui dans le texte de Foucault est générateur d'inquiétude, c'est une tension produite par et dans le texte, une tension liée à une parole qui s'énonce simultanément depuis plusieurs plans antagoniques, une tension dont l'origine serait une lacune inscrite à même le discours, une lacune depuis laquelle s'instituerait justement l'antagonisme et donc les plans eux-mêmes. Ainsi, en guise d'exemple, ceci : quand on lit l'œuvre de Foucault, on est frappé à la fois par la fiévreuse poésie éruptive du style et à la fois par l'extrême rigueur voire raideur d'un raisonnement tiré au cordeau. De cet alliage propre à la griffe « Foucault » - entre lave incandescente et monument cryogénique- résulte une œuvre détonante (au propre comme au figuré) en tant qu'elle ne va pas sans provoquer un *affolement* généralisé des sens et du sens. Ainsi, il en va au cœur de la parole foucauldienne de quelque chose comme *de la folie*. De la folie ? Non au sens d'un exercice purement théorique, d'un « comme si » dont les livres de Foucault seraient le théâtre, d'une folie simulée en guise de jeu ou d'effet de style, non donc au sens de l'œuvre, ni même au sens d'une manifestation à même la lettre de la folie supposée de l'homme Foucault (qui ici nous intéresse si peu), non donc au sens d'une maladie mentale mais bien au sens d'une folie qui hante c'est-à-dire qui habite concrètement et présentement le texte foucauldien au point d'en menacer sans cesse le bel ordonnancement et la robuste architecture. Or, est-ce sans doute dans l'ouvrage dont la structure aura été la plus solidement car rationnellement charpentée soit dans « *l'archéologie du savoir* » par Michel Foucault, que se manifeste au plus haut point cette folie consubstantielle à la parole foucauldienne.

De cette réponse première à l'effet premier de l'œuvre, nous pouvons tirer un enseignement sous la forme d'une méthode. Fonctionnant pour nous telle une aide voire une clé, elle va nous permettre sans trop de risque (car lire Foucault peut être une entreprise risquée) de cheminer dans l'écheveau des dédoublements multiples propre au tissu (=à l'événement discursif) foucauldien. Au plus près des lignes de fracture, au plus près des forces de tension, nous allons nous frayer un sentier à plusieurs voies. Aussi, notre discours se dédoublant va-t-il prendre la forme d'une succession d'alternatives, d'oppositions ou de différences oeuvrant tels des portes ou des gonds ouvrant sur un labyrinthe de couloirs multiples. De cette lecture spectrale nous espérons tirer de l'oubli les voix sépulcrales qui, sous le nom de Foucault, nous entonnent et nous sonnent.

Qu'est-ce que donc que « *L'archéologie du savoir* » par Michel Foucault ? Qu'est-ce qui donc apparaît sous ce titre ? Qu'est-ce qui s'y passe ? Qu'est-ce qui s'y joue ?

Si pour débiter je me contente de jeter un regard panoramique sur ce texte, je suis frappé :

1^{er} dédoublement ou différence ou opposition ou porte ou seuil : Clair vs Obscur

D'une part, par le fait qu'il se présente pour l'essentiel comme l'éclat d'une surface sans profondeur, lisse et nue, offerte sans médium au regard, en transparence absolue. Mais aussi, *d'autre part* et simultanément, par la présence minime certes mais troublante et déconcertante, de deux concentrés d'obscurité qui, en fixant l'ombre, creusent dans la

minceur généralisée deux masses de noire densité obstructives. Pour le dire autrement et plus concrètement : si *d'une part*, le texte se présente pour l'essentiel comme l'exposé précis, rigoureux, méticuleux, précautionneux, clair et lumineux –on pourrait dire cartésien- de l'Archéologie comme science de l'Archive et de ses concepts afférents : énoncés, formations discursives, a priori historique, positivité, archive..., *d'autre part*, en deux passages réduits et circonscrits (la fin de l'introduction et la conclusion), il vient à quitter le cadre strict de l'exposition positiviste pour celui, déroutant, nietzschéen, d'un dialogue fictif mettant en scène deux personnages dont l'un serait l'avatar de Foucault tandis que l'autre serait celui qui ne cesse de l'enjoindre à s'expliquer en lui objectant. Ainsi introduits intempestivement dans la translucidité d'un espace sans aspérité ni anicroche, éclairé de part en part, exposé sans distance à un regard spontané, ils tissent deux poches, deux écueils, deux lacunes dont l'inquiétante nuit insondable car sans fond assignable, nous fait supposer à leur base, en arrière, comme leur condition mais *en réaction*, l'existence d'un secret à dévoiler. Voilà ce à quoi, pour l'instant, nous croyons, illusion qui nous est temporairement nécessaire pour mieux nous garder –nous la mettant par ce procédé à distance- de l'inquiétude qui sourd à même le tissu.

Délaissant donc volontairement, au prix d'une *décision* rationnelle [4] mais momentanée le côté obscur du texte, reportant à plus tard l'examen du secret dont il serait l'effet phénoménal, entrons donc dans la lumière éclatante du corridor depuis lequel une voix nous chuchote à l'oreille...

2^{ème} dédoublement ou différence ou opposition ou porte ou seuil : dans l'ordre du « Clair » (par opposition à « l'Obscur ») - Individuel vs Collectif

D'une part, quand, en 1969, Michel Foucault décide de rédiger puis de publier « *L'archéologie du savoir* », c'est d'abord et avant tout en réponse aux objections et critiques que son travail n'aura manqué de susciter. Ainsi, comme il le précise dans une note (p.27), aura-t-il préalablement esquissé ce qui forme le fond de son ouvrage dans les réponses que quelques mois plus tôt il aura adressé au Cercle d'Epistémologie de l'ENS (consignées dans le n°9 des « Cahiers pour l'Analyse » -été 1968) ainsi qu'aux lecteurs de la revue Esprit (daté d'Avril 1968). Sommé d'avouer son structuralisme supposé, sommé de dire ce que sont ses discours – « histoire ou philosophie ? »-, sommé de déclarer leur titre et leur identité, M. Foucault se doit de s'expliquer. Produit de l'injonction qui lui est faite, le livre est d'abord et avant tout sa réponse, sa réponse publique.

Or, cette injonction ne va pas sans effet sur le travail de Foucault. En effet, comme il l'avoue lui-même, il est amené dans et par *L'archéologie du savoir* à « donner cohérence –ou du moins s'y exercer » à des « tâches » qui ont été « esquissées dans un certain désordre, et sans que leur articulation générale fût clairement définie »(25). De cet exercice dont le livre est le « résultat », ressort au grand jour « l'entreprise » qui depuis le début l'aura guidé à travers ses enquêtes qu'auront été *L'histoire de la Folie à l'âge classique* (1961), *Naissance de la clinique* (1963) et *Les Mots et les Choses* (1966). Ce qui sous l'effet de l'interpellation sociale surgit dans et par *L'archéologie du savoir*, c'est une certaine entreprise « à laquelle, bon gré mal gré, je me trouve désormais lié »(27) soit l'entreprise qui dans les années 60, se sera désignée du nom de « Foucault ».

En ce sens, *L'archéologie du savoir* apparaît comme la scène depuis laquelle l'homme « Michel Foucault » vient à se re-saisir subjectivement (ou à prendre conscience, autre porte que nous laissons derrière nous) du projet qui aura guidé depuis l'origine –le sachant tout en

ne le sachant pas- son travail d'enquête. Ce qui en termes analytiques lacaniens pourrait se dire : sous l'effet de l'Autre qui enjoint, l'analysant Michel Foucault énonçant depuis la scène analytico-textuelle (qui est tout autant dehors que dedans, publique que privée, extérieure qu'intérieure), découvre au fil de son énonciation le Désir qui, bien malgré lui, bon gré mal gré, l'aura guidé depuis l'origine dans l'entreprise dont il est le nom. À l'image de ce qu'écrit Lacan dans « *Le séminaire sur « La lettre volée* » », il aurait expérimenté ceci : c'est toujours de l'Autre que l'on reçoit son message (le chiffre de sa destinée) et toujours sous une forme inversée [5].

Mais aussi et simultanément, *d'autre part* donc : en même temps qu'il rend compte bien malgré lui, le découvrant au moment même qu'il l'énonce, du dessein qui aura été le sien, Foucault nous renvoie à l'entreprise « par laquelle on essaie de prendre la mesure des mutations qui s'opèrent en général dans le domaine de l'histoire ; entreprise où sont mis en question les méthodes, les limites, les thèmes propres à l'histoire des idées ; entreprise par laquelle on tente d'y dénouer les dernières sujétions anthropologiques ; entreprise qui veut en retour faire apparaître comment ces sujétions ont pu se former »(25, souligné par nous). Quelques lignes plus bas, se faisant plus précis encore, il écrit qu'il s'agit « de déployer les principes et les conséquences d'une transformation autochtone qui est en train de s'accomplir dans le domaine du savoir historique »(25). Ainsi, après avoir insisté sur la singularité d'une entreprise dont il serait le promoteur, il renvoie à celle qui, en général, s'essaie à décrire et à prendre acte (duplicité disséminante du « prendre la mesure » qui désigne à la fois un « cartographe » et un « prendre conscience »/« re-saisie subjective » ; autre porte, autre chemin) d'une mutation globale du savoir. Débordant le cadre étroit de l'œuvre foucauldienne (dont ses livres sont les produits), l'entreprise à laquelle il est ici fait référence est de celle qui –dépassant le travail d'un seul homme- engage une mutation générale qui touche notamment mais pas seulement le domaine des pratiques historiques. De ce passage de l'individuel au collectif, nous avons la trace dans l'usage du « on » impersonnel et anonyme en lieu et place du « je » personnel et nominatif. De cette double référence à la collectivité et à la singularité d'une action, on doit donc déduire que « *L'archéologie du savoir* » par Michel Foucault est à la fois la théorie d'une entreprise proprement foucauldienne (celle dont Foucault doit s'expliquer) et à la fois celle d'une mutation globale dont le livre serait –un parmi d'autres- à la fois l'un des témoins et l'un des symptômes.

Question : par rapport à cette entreprise qu'elle soit individuelle ou collective, « *L'archéologie du savoir* » par Michel Foucault se situe-t-elle au dehors ou au dedans ? Dit autrement : est-elle extérieure à l'entreprise qu'elle décrit et dont elle serait notamment la théorie après-coup ou au contraire y participant lui est-elle intérieure ? Nouvelle interrogation, nouvelle porte :

3^{ème} dédoublement ou différence ou opposition ou porte ou seuil : Théorie vs Pratique – d'une entreprise individuelle ou collective

Dans sa longue partie introductive, Michel Foucault nous livre que ce livre se trouve dans un double rapport à ceux qui le précèdent, double rapport qu'annonce déjà la formule suivante qui explicite l'objectif du livre: « donner cohérence –ou du moins s'y exercer » qui renvoie à la fois à l'idéal d'une synthèse dont le livre serait le produit fini et à la fois à l'exercice d'une pratique synthétique toujours en cours dont le livre serait le théâtre.

Ainsi, *d'une part*, « *l'archéologie du savoir* » par Michel Foucault est depuis l'après-coup d'un temps (1969 donc fin des années 60) et l'extériorité d'un lieu (il n'entre pas dans le

registre de l'enquête), celui qui –en position de surplomb, selon un plan de transcendance-explicite la « théorie » qui « essaie de formuler, en termes généraux (et non sans beaucoup de rectifications, non sans beaucoup d'élaborations), les instruments que ces recherches ont utilisés en chemin ou ont façonnés pour les besoins de la cause »(26). À ce titre, il se présente donc comme un ouvrage d'épistémologie –et des plus sophistiqué- qui rend compte des outils, des méthodes, des techniques que l'homme Foucault a empiriquement forgé pour les besoins des enquêtes qui l'ont précédé (mais auxquelles il ne participe pas en pratique). Il est donc une œuvre philosophique (au sens plein du terme). Mais, *d'autre part*, cette théorie « se renforce des résultats alors obtenus pour définir une méthode d'analyse qui soit pure de tout anthropologisme. Le sol sur lequel elle repose, c'est celui qu'elle a découvert »(26). À suivre ce qui ici se dit, *L'archéologie du savoir* par Michel Foucault représente le terme final d'une entreprise dont l'enjeu est de purifier la méthode d'analyse en la desanthropologisant. Dans et par *L'Archéologie du savoir* par Michel Foucault (autre opposition, autre porte que nous laissons en plan, dans/par), une mutation en cours se clôt en pratique, en se réalisant en et par lui. À ce titre, il oeuvre pratiquement, concrètement, réellement à l'entreprise dont il se veut par ailleurs la théorie.

Ainsi pris dans l'entrecroisement d'un carrefour, le texte joue simultanément sur deux tableaux antagoniques, celui du système, de la théorie, de l'abstraction mais aussi simultanément, celui de la pratique, de la praxis, du terrain.

Question donc : par rapport à nous-lecteur comment se présente-t-il ? Qu'est-il pour nous ? Quels rôles nous fait-il jouer ? Bref, à quelle lecture le dispositif qu'il est nous introduit ?

4^{ème} différence ou opposition ou dédoublement ou porte ou seuil : Spectacle vs Scène

D'une part, *L'Archéologie du savoir* par Michel Foucault est ce qui nous donne à voir dans la lumière la plus crue et la plus vive l'identité d'un discours -son *spectacle*, dont le nom aura été celui d'« Archéologie » et dont Foucault aura été l'inventeur au sens où, en archéologie, l'inventeur c'est celui qui découvre et simultanément interprète la relique, le reliquat, le tessou de signe (autre opposition, autre porte : découvrir/interpréter). En ce sens, l'Archive *L'archéologie du savoir* par Michel Foucault se présente à nous comme la stèle ou le monument mais sans profondeur, sans vide ni caveau qui lui soit intérieur, sans intérieur, d'un événement discursif intrinsèque au texte comme si sitôt produit par et dans le texte, il venait à être sitôt cryogénisé par et dans le texte. Face à lui, nous ne pouvons qu'en admirer le spectacle brûlant.

Mais aussi, *d'autre part*, elle nous capte et nous enserre en et dans la *scène* qu'elle ouvre depuis son texte, elle nous saisit dans ses tentacules et nous conduit jusqu'à ce seuil de l'outre-monde. Car elle se joue de nous : tout ceci n'est que théâtre, tout ceci n'est que simulacre –un leurre qui nous prend et depuis lequel s'annonce en 1969 et se donne à voir en 2009 l'actualité de *notre* aujourd'hui. En cet âge postmoderne où la fin de l'homme est non seulement consommée mais actée, s'inaugure la prolifération infinie des masques, se fraye la morne plaine des spectres [6].

Pour illustrer ce que nous tentons ici d'esquisser, voyons ce qu'il en est plus précisément dans ce qui fait office de conclusion au livre dans lequel se loge un dialogue fictif entre deux personnages. Or, le premier qui parle dit pour commencer :

« Tout au long de ce livre, vous avez essayé, tant bien que mal, de vous démarquer du « structuralisme » ou ce qu'on entend d'ordinaire par ce mot... » (259).

Comme le sous-entendent ces premiers mots, le débat se présente comme un débat *après-coup*, celui que *L'archéologie du savoir* par Michel Foucault ne manquera pas de susciter à sa sortie. Anticipant sur l'avenir, est intégré dans le corps du texte qui est et qui n'est plus *L'archéologie du savoir*, les critiques dont immanquablement il fera l'objet quand il sera publié. Or, ce débat à venir est tout autant le débat qui, depuis le début, n'aura cessé d'avoir lieu. Car de « structuralisme » l'œuvre de Foucault n'aura manqué depuis ses premiers pas d'être accusée. Au point d'obliger Foucault dans et par *L'archéologie du savoir* à devoir s'expliquer. Ainsi, le débat d'hier aura été tout autant et déjà par avance le débat de demain : hier et dans demain comme demain était déjà dans hier. Cercle tautologique dans lequel le futur rejoint le passé là où le passé rencontre le futur. Se fraye alors dans l'historicité d'une œuvre empirique la vacuole d'un hors-temps et le lieu sans lieu d'un temps qui s'annule.

Par là même, nous-lecteurs de ce passage sommes transportés hors du temps et du lieu du livre (en tant qu'il est cette chose déjà rédigé et publié qui fait l'objet de la critique publique) et en même temps nous ne cessons d'y être consignés, abrités, emprisonnés en tant que c'est toujours depuis lui, son corps, et son texte, sa scène donc que nous accédons à l'en-deçà de sa naissance qui est aussi l'au-delà de sa mort soit en ce point où se détournant de son père et auteur, il le suppose comme déjà mort et donc le tue (ainsi que le concept d'auteur, de père, de géniteur, d'homme...). Confusion des temps et des espaces.

En résumé : arrivé en ce point où le discours se doit de conclure, fait irruption dans le corps textuel le dehors d'une scène –le forum- et l'après de ses effets qui est simultanément l'avant de ses causes –les réactions. Tout se passe comme si après être née d'une interpellation extérieure qui lui est faite (lieu de sa Naissance), le texte ou le discours foucauldien retournait en ce point où il se referme sur sa Mort, dans la nasse informe de la matrice inaugurale. Dans l'intervalle, en chemin, il n'aura cessé de se dédoubler, de se diviser, de se déchirer entre spectacle et scène, entre la vivacité morbide d'un texte principal (le cœur du prop(r)eau) et le simulacre vivifiant d'un discours pluriel (les d-ébats), entre la transparence absolue d'un monde de pure surface éclatant et brillant et la dissémination infinie des doubles, des voix et des masques dans le réseau tressé d'un monde qui ne cesse dans une représentation interminable de soi, narcissique, de se mimer et de se parodier, de se dématérialiser.

Ainsi, nous voilà échoués à notre dernière porte qui est aussi notre première : après avoir débuté en écartant la nuit au profit de la lumière, il nous faut pour conclure (qui est aussi commencer) revenir au supposé secret d'une ombre : l'ombre, c'est le secret.

Le secret de *L'archéologie du savoir* par Michel Foucault

Quand Michel Foucault évoque l'entreprise qui dans les années 60 aura été la sienne, il cite comme lieu de son exercice *Histoire de la folie à l'âge classique*, *Naissance de la clinique* et *Les Mots et les Choses*. Or, même s'il reste l'un des moins célèbres des livres de Michel Foucault, même s'il est l'un des moins lus et des moins commentés au point d'être contrairement à ses frères peu réédité, au même moment où Foucault était engagé dans ses enquêtes il publiait son *Raymond Roussel* (1963). Pourquoi ? Pourquoi quand il s'agit pour lui de tirer à la fin des années 60 une sorte de bilan de son œuvre, passe-t-il sous silence son *Raymond Roussel* ? À quelle raison ou nécessité ceci répond, à quel mystère ou secret ?

Il y a à cela plusieurs réponses possibles. Examinons-les rapidement :

- Par ce geste, Michel Foucault si ce n'est renie tout au moins dévalorise le travail qu'il y effectue, soit pour des raisons de qualité, soit pour des raisons d'intérêt. Peut-être, a-t-il considéré que cette étude sur Raymond Roussel était secondaire, anecdotique au regard des grandes enquêtes menées par ailleurs ? Mais, peu nous semble être le cas ; la suite va nous le confirmer.

D'où cette seconde hypothèse :

- À cette absence, il y a une justification logique. En effet, si Michel Foucault se garde de le citer dans *L'archéologie du savoir*, c'est dans la mesure où, se présentant comme l'étude de l'œuvre d'un poète, il n'entre pas *stricto sensu* dans le registre de l'enquête archéologique (dont les objets auront été successivement la folie, la clinique et les sciences humaines). N'appartenant pas à l'entreprise dont *l'Archéologie du savoir* par Michel Foucault est l'accomplissement et la théorie, il n'a donc à ce titre rien à y faire.

Nous pourrions nous arrêter là, la logique aurait gagné. Sauf que tout ceci est trompeur car contrairement aux apparences, contrairement à une vue qui serait de pure surface, contrairement à la translucidité d'un texte qui nous éblouit de son tout éclat, le *Raymond Roussel* (le livre ou le discours qui en jaillit) ne cesse d'envahir, de parasiter, de gangrener *L'archéologie du savoir* par Michel Foucault. De sa corruption par la parole proliférante « roussellienne » (de laquelle Foucault se pare), nous avons des signes de tout type. En voici, quelques uns [7] :

- il y a des mots communs et surtout au-delà des mots qui, après tout ne sont que mots de la langue française, il y a des figures récurrentes :

Ex. la figure du « labyrinthe » et de la « métamorphose » qui sont centrales dans *Raymond Roussel* au point de donner leur nom au titre de l'un de ses chapitres *La métamorphose et le labyrinthe* et que l'on retrouve dans le dialogue concluant l'introduction de l'« *Archéologie du savoir* » soit dans l'entrée en matière ou dans la naissance du texte :

« Eh quoi, vous imaginez-vous que je prendrais à écrire tant de peine et de plaisir, croyez-vous que je m'y serais obstiné, tête baissée, si je ne préparais –d'une main un peu fébrile- le labyrinthe où m'aventurer, déplacer mon propos, lui ouvrir des souterrains, l'enfoncer loin de lui-même, lui trouver des surplombs qui résument et déforment son parcours, où me perdre et apparaître finalement à des yeux que je n'aurai jamais plus à rencontrer. Plus d'un, comme moi sans doute, écrivent pour n'avoir plus de visage. Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même : c'est une morale d'état-civil ; elle régit nos papiers. Qu'elle nous laisse libres quand il s'agit d'écrire » (28);

Ex. le thème de la blancheur, de l'espace blanc depuis lequel jaillit la parole, le discours, le « je » :

« L'expérience de Roussel se situe dans ce qu'on pourrait appeler « l'espace tropologique » du vocabulaire. Espace qui n'est pas tout à fait celui des grammairiens, ou plutôt qui est cet espace même, mais traité autrement ; il n'est pas considéré comme le lieu de naissance des figures canoniques de la parole, mais comme un blanc ménagé dans le langage, et qui ouvre à l'intérieur même du mot son vide insidieux, désertique et piégé. » (24)

Qui fait écho avec :

« à chaque instant, il prend distance, établit ses mesures de part et d'autre, tâtonne vers ses limites, se cogne sur ce qu'il ne veut pas dire, creuse des fossés pour définir son propre chemin. A chaque instant, il dénonce la confusion possible ; Il décline son identité, non sans dire au préalable : je ne suis ni ceci ni cela. Ce n'est pas critique, la plupart du temps ; ce n'est point manière de dire que tout le monde s'est

trompé à droite et à gauche. C'est définir un emplacement singulier par l'extériorité de ses voisinages ; c'est –plutôt que de vouloir réduire les autres au silence, en prétendant que leur propos est vain- essayer de définir cet espace blanc d'où je parle, et qui prend forme lentement dans un discours que je sens si précaire, si incertain encore »(27)

Ex. l'aspect boitillant du texte : première phrase du chapitre 3 « rime et raison » :

« je me rends compte que j'avance en boitant » (41) qui fait écho avec cette phrase par laquelle Michel Foucault commente la forme que prend son propre discours dans « L'archéologie du savoir » : « De là, la manière précautionneuse, boitillante de ce texte »(27)

- Mais, il y a aussi des formes communes au point que le second dans l'ordre chronologique semble imiter, mimer (thème central du *Raymond Roussel*) le premier. Ainsi, les deux dialogues insérés en fin d'introduction et en fin de livre dans *L'Archéologie du savoir* par Michel Foucault font écho au dialogue final qui clôt le *Raymond Roussel* et qui est intitulé « *Le soleil enfermé* ». À chaque fois est mis en scène un débat entre deux voix anonymes, qui porte sur le titre et le statut du discours de chacun : celui de Roussel comme discours fou ou poétique ? Celui de Foucault comme discours philosophique ou historique ? Dans les deux cas, il s'agit d'annoncer la libération du Discours de sa sujétion transcendante. Voir à ce propos les dernières lignes de *L'archéologie du savoir* où Foucault interpellant tout homme et donc l'Homme en général, prête sa voix au Discours pour en faire entendre la vérité :

« Le discours n'est pas la vie : son temps n'est pas le vôtre ; en lui, vous ne vous réconciliez pas avec la mort ; il se peut bien que vous ayez tué Dieu sous le poids de tout ce que vous avez dit ; mais ne pensez pas que vous ferez, de tout ce que vous dites, un homme qui vivra plus que lui »(275)

qui fait écho avec ce passage dans « *Raymond Roussel* » où Foucault commentant Raymond Roussel fait de son langage le révélateur de l'inquiétude du langage :

« Les choses, les mots, le regard et la mort, le soleil et le langage forment une figure unique, serrée, cohérente, celle-là même que nous sommes. Roussel en a défini, en quelque sorte, la géométrie. Il a ouvert au langage littéraire un étrange espace, qu'on pourrait dire linguistique, s'il n'en était l'image renversée, l'utilisation rêveuse, enchantée et mythique. Si on détache l'œuvre de Roussel de cet espace (qui est le nôtre) on ne peut plus y reconnaître que les merveilles hasardeuses de l'absurde, ou les fioritures baroques d'un langage ésotérique, qui voudrait dire « autre chose ». Si on l'y replace, au contraire, Roussel apparaît tel qu'il s'est défini lui-même : l'inventeur d'un langage qui ne dit que soi, d'un langage absolument simple dans son être redoublé, d'un langage du langage, enfermant son propre soleil dans sa défaillance souveraine et centrale. (...) sans doute fallait-il aussi que de toutes parts s'annonce dans notre culture une expérience qui avant tout langage s'inquiète et s'anime, s'étouffe et reprend vie de la merveilleuse carence des Signes. L'angoisse du signifiant, c'est cela qui fait de la souffrance de Roussel, la solitaire mise au jour de ce qu'il y a de plus proche dans notre langage à nous » (209-210).

Ainsi, si tant est qu'il y va d'un secret dans *L'archéologie du savoir* par Michel Foucault, il se logerait dans le *Raymond Roussel* soit le livre passé sous silence mais dont l'inquiétante folie ne cesse de menacer le beau dispositif qu'est le livre. Or, quelle clé nous livre-t-il ?

Dans son chapitre premier intitulé « Le seuil et la clé », Foucault commente l'ouvrage posthume de Roussel qui a pour titre : « Comment j'ai écrit certains de mes livres ». Dans ce dernier, le poète rend compte d'un procédé (= une méthode, une technique, une théorie) qui selon lui aurait gouverné à l'écriture (=l'entreprise) de ses œuvres poétiques (=ses enquêtes). Or, en ne les citant pas, en les passant sous silence, Raymond Roussel –nous dit Foucault- exclut sans plus de commentaire toute une série d'œuvres de l'exercice de son procédé.

Question que se pose et nous pose Foucault :

« Quelle secret recouvre cette mise à l'écart, et le silence qui se contente de la signaler sans un mot d'explication ? »(13)

Voici sa réponse :

« La promesse de la clef, dès la formulation qui la livre, esquivé ce qu'elle promet ou plutôt le [le secret] renvoie au-delà de ce qu'elle-même peut livrer, à une interrogation où tout le langage de Roussel se trouve pris » (13).

Il poursuit dans la foulée, tirant cette conséquence quant à l'effet du texte :

« Étrange pouvoir de ce texte destiné à « expliquer ». Si douteux apparaissent son statut, la place d'où il s'élève et d'où il fait voir ce qu'il montre et les frontières jusqu'où il s'étend, l'espace qu'à la fois il supporte et il mine, qu'il n'a guère, en un premier éblouissement, qu'un seul effet : propager le doute, l'étendre par omission concertée là où il n'avait pas de raison d'être, l'insinuer dans ce qui doit en être protégé, et le planter jusque dans le sol ferme où lui-même s'enracine »(13),

ce que M. Foucault quelques lignes plus bas résumera de la formule d'un « risque généralisé ». Or, à ce risque, poursuit-il, on peut supposer plusieurs figures dont l'œuvre de Roussel donnerait les modèles :

« Il se peut qu'au-dessous du procédé révélé dans le texte dernier, une autre loi établisse son règne plus secret et une forme tout fait imprévue. Sa structure serait celle, exactement des **Impressions d'Afrique** ou de **Locus Solus** : les scènes aménagées sur le tréteau des Incomparables ou les machineries du jardin de Martial Canterel ont une explication apparente dans un récit –événement, légende, souvenir, ou livre- qui en justifie les épisodes ; mais la clef réelle -ou en tout cas une autre clef à un niveau plus profond- ouvre le texte selon sa longueur et révèle sous tant de merveilles la sourde explosion phonétique de phrases arbitraires »(14). Ce qui donc se cacherait sous le prétexte de la révélation, c'est « la vraie force souterraine d'où jaillit le langage » (14).

Appliquant à *L'Archéologie du savoir* par Michel Foucault ce que Foucault commentant Roussel aura écrit dans son *Raymond Roussel* -le redoublant donc, nous pouvons désormais dire qu'à la lecture de *L'Archéologie du savoir* par Michel Foucault nous éprouvons cette

« inquiétude informe, divergente, centrifuge, orientée non pas vers le plus réticent des secrets, mais vers le dédoublement et la transmutation des formes les plus visibles : chaque mot est à la fois animé et ruiné, rempli et vidé par la possibilité qu'il y en ait un second –celui-ci ou celui-là, ou ni l'un ni l'autre, mais un troisième, ou rien » (19-20).

Conclusion

Au final, toute notre réflexion aura été mue par l'aporie interne au projet du livre, au livre comme projet. En effet, *L'archéologie du savoir* par Michel Foucault se présente d'abord et avant tout comme le livre où *l'homme*, Michel Foucault explique et donc *synthétise* le projet qui depuis *l'origine* aura animé son entreprise. Tout l'ouvrage apparaît alors comme la réinscription sous la *souveraineté* d'un *auteur* du discours qu'il aura produit. Or, ce qui sous le nom d'« Archéologie » est déployé dans le livre, ne signe-t-il pas selon Foucault le Discours libéré de son assujettissement -historiquement daté et datable- à la figure transcendante de l'Homme ? Le faire qu'est le livre, viendrait-il simultanément au dire contredire le dire qu'il est ? Là est la contradiction. Or, il n'y a de contradiction qu'à supposer que le faire s'oppose au dire c'est-à-dire qu'à la condition où je le lis depuis les anciens découpages que justement il conteste. Ce que renie Foucault qui écrit : « *dire, c'est faire quelque chose* »(272). Ainsi, pour éviter l'écueil de l'aporie -inévitables dès l'instant où je le lis à partir des séries d'oppositions classiques-, le livre nous enjoint nous-lecteurs à nous déplacer avec lui à savoir à suivre le mouvement transfiguratif et reconfiguratif qu'il est et depuis lequel nous nous redéfinissons comme sujet (politique) : il est donc un dispositif et peut-être bien le premier. À savoir ? Conviés à assister au suicide d'un homme (ce qui sous le nom de « Michel Foucault » s'incarne en guise de visage), nous participons au meurtre de l'Homme (que nous sommes). Ainsi, *L'archéologie du savoir* par Michel Foucault est-il la consignation d'un meurtre qui est aussi un suicide dont il est simultanément le théâtre et donc

l'acte. D'où l'allure posthume du livre qui par bien des côtés prend la forme d'une longue oraison funèbre dont son auteur et Homme serait l'objet défunt –un caveau. Alors, depuis ses cendres à même déposées le tissu textuel, se déploie et s'impose par anticipation le paysage d'un monde dont nous sommes en tant que c'est depuis lui que nous sommes « nous » et que nous le regardons aujourd'hui : à la transparence absolue d'un univers où la frontière « privé/public » est si ténue qu'elle ne tient plus (cf la figure du blog sur internet, celle de la télé réalité, de la peoplisation du politique...) répond désormais la dissémination proliférante des avatars, des doubles et des masques (cf ces jeux vidéo dont l'un des plus connu est « second life » mais aussi et à nouveau tous ces dispositifs –téléphone portable, ordinateur, carte de crédits...- qui en nous redoublant et nous virtualisant, nous prothétisent et nous artificialisent).

Mais, à tout cela résiste une aporie, cette aporie : en ce lieu même où l'homme « Foucault » comme Homme disparaît et donc tout Homme, s'élève au firmament de la pensée le Nom propre qui n'en a pas fini d'essaimer –« Foucault ».

Post-scriptum

Qu'est-ce-qu'il en est de Derrida que nous avons passé sous silence alors même que nous l'avions annoncé en titre ? Je ne dirais qu'un mot : il n'aura cessé de nous hanter – Foucault avec Derrida [8].

Notes

[1] Nous allons donc courir le risque de cet écueil –tautologique : dans la mesure où dégager le concept d'Archive depuis l'archive foucauldienne suppose de posséder au préalable une conception minimale de l'archive, ne va-t-on pas en dégagant le concept d'Archive depuis l'archive foucauldienne, seulement dégager le concept d'Archive qui déjà par avance fonctionnait tel un postulat implicite ? Aporie qui en elle retient sans doute toute la problématique de l'Archive, toute science possible de l'Archive, toute Archéologie (= on ne sait jamais vraiment à quoi on a affaire). Seule possibilité de sortie, supposer que l'Archive à laquelle on a affaire est toujours celle depuis laquelle je parle ici et maintenant ; mais dès l'instant où je réussis à la penser comme telle c'est-à-dire à l'objectiver, à l'archiver, elle n'a plus cours, elle appartient littéralement au passé. Ceci aurait pour conséquence d'associer à tout description positiviste de l'Archive un processus de déprise subjective qui lui serait consubstantiel. En ce sens, elle prendrait la forme d'une longue méditation au sens où Foucault lisant Descartes la définit. Problème : à suivre Foucault, toute méditation suppose pour s'accomplir comme méditation, d'exclure au préalable de son champ d'exercice la folie. Est-ce à dire que l'exercice pratique de type méditatif qu'est *L'Archéologie du savoir* par Michel Foucault suppose à sa base comme sa possibilité, l'exclusion de la folie (dont la première serait celle de son auteur) ? Prenant à son compte cette décision première qui ouvre la science moderne depuis laquelle son discours éminemment positiviste s'énonce, Foucault va depuis l'intérieur de l'espace depuis lequel il parle, se déplacer et donc tenter de subvertir le champ épistémique qui aura été le sien. C'est ce « décentrement qui ne laisse de privilège à aucun centre » (268) qu'il s'agit pour nous de figurer ; c'est autour de la Folie comme Dérison que tout ceci va se nouer.

[2] Nous nous inspirons aussi de la séance du 13 novembre 2002 dont le titre est « querelles cartésiennes (2) – le débat Foucault-Derrida autour de l'argument de la folie et du rêve » ainsi que de la préface que M. Macherey a rédigé à l'occasion de la réédition en 1992 du « Raymond Roussel » de M. Foucault. Paris, Gallimard, coll° Folio/essais n°205, p.I-XXX.

[3] Michel Foucault. « *L'archéologie du savoir* ». Paris, NRF-Gallimard, coll° « Bibliothèque des sciences humaines », 1969.

[4] « La folie est exclue par le sujet qui doute. Comme bientôt sera exclu qu'il ne pense pas, et qu'il n'existe pas. Une certaine décision a été prise... Ainsi le prisme de la folie a disparu de l'exercice même de la Raison. Celle-ci est retranchée dans une pleine possession de soi où elle ne peut rencontrer d'autres pièges que l'erreur, d'autres dangers que l'illusion » in Michel Foucault (1961), « Histoire de la folie à l'âge classique ». Paris, Gallimard, coll° Tel, 1972. p.68-69.

[5] « où l'émetteur, vous disons-nous, reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée » in Jacques Lacan (1957) « Le séminaire sur « La lettre volée » » in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966. p.41.

[6] La question que nous nous posons est celle-ci : sommes-nous confrontés aujourd'hui à de nouveaux modes (types et processus) de subjectivation ? Ou sommes-nous entrés dans un espace-temps a-subjectif dans lequel nous avons affaire à son seul simulacre, à son double spectral ? Nous retrouvons cette interrogation comme sous-jacente à son propos dans « Qu'est-ce qu'un dispositif ? » de Giorgio Agamben. Paris, Payot & Rivages, coll° Rivages poche / Petite Bibliothèque, 2007. Ainsi, il écrit d'une part : « Au développement infini des dispositifs de notre temps correspond un développement tout aussi infini des processus de subjectivation. Cette situation pourrait donner l'impression que la catégorie de la subjectivité propre à notre temps est en train de vaciller et de perdre sa consistance, mais si l'on veut être précis, il s'agit moins d'une disparition ou d'un dépassement, que d'un processus de dissémination qui pousse à l'extrême la dimension de mascarade qui n'a cessé d'accompagner toute identité personnelle » (33). Plus loin, il écrit : « aujourd'hui, processus de subjectivation et de

désobjectivation semblent réciproquement indifférent et ne donnent plus lieu à la recombinaison d'un nouveau sujet, sinon sous une forme larvée, et pour ainsi dire, spectrale » (44).

[7] Ceci mériterait une analyse comparative détaillée. Nous nous contenterons ici de mettre en parallèle les deux textes. De ce rapprochement, nous espérons donner à voir et à entendre l'effet troublant d'un texte qui, rédigé en un autre temps et un autre lieu, semble énoncer par anticipation la vérité de l'autre.

[8] Cette dernière phrase pourrait ressembler à un pied de nez, ce qu'elle est mais pas simplement car elle prend sa source aussi d'une difficulté interne à toute archive. En effet, si comme le dit Foucault, je ne peux décrire qu'une archive qui n'a plus cours alors il m'est radicalement impossible de décrire l'archive depuis laquelle je décris l'archive. Or, si on considère que « déconstruction » désigne un certain processus mutationnel en cours, alors elle est radicalement impossible à penser c'est-à-dire à archiver. Le jour où tel sera le cas alors elle n'aura plus cours..

- Mais, « déconstruction » n'est-il pas justement le nom sans nom de ce qui ne peut être pensé comme tel ? L'impossible même du « tel » ?

- Alors, si tel est le cas... »